

Rosa Luxemburg



Textes choisis

ROSA LUXEMBURG

Textes choisis :

**Martinique
Brochure de Junius
Dans l'asile de nuit**

CENT ANS

Cela fait cent ans précisément que la militante révolutionnaire allemande Rosa Luxemburg a été assassinée à Berlin, en même temps que Karl Liebknecht, dans les soubresauts de la révolution allemande.

Pour avoir privilégié l'action des masses et toujours critiqué l'immobilisme et le réformisme de la tête du parti social-démocrate allemand (SPD), elle sera ostracisée et attaquée par ces mêmes dirigeants.

Sa conception profondément démocratique du mouvement révolutionnaire fera d'elle, aussi, la cible de générations de léninistes dont la raison d'être, l'existence du parti comme avant-garde de la révolution, est en tout point opposée à la sienne. En effet, elle n'avait cessé de revendiquer le rôle crucial de l'auto-organisation dans la lutte. Ce travail de sape fut poursuivi par les staliniens ; sans parler des nazis qui, eux, firent brûler ses textes.

Conséquence sur le long terme de cette lutte « anti-luxemburg », ses textes sont encore trop méconnus aujourd'hui, trop peu édités alors même qu'ils sont, pour certains d'entre eux, d'une grande actualité.

Chez elle, la critique du système capitaliste est indissociable de celle du colonialisme et du nationalisme dont elle dénonce, très tôt, le caractère barbare. Avec une plume remarquable, dans un style incisif et mordant, elle dévoile les agissements criminels des puissances coloniales européennes.

C'est ce que nous montrent les textes qui suivent : l'article *Martinique*, un extrait de la *Brochure de Junius* et un dernier article, *Dans l'asile de nuit*.

MARTINIQUE

Paru dans la *Leipziger Volkszeitung* le 15 mai 1902.

Des montagnes de ruines fumantes, des tas de cadavres mutilés, tout autour une mer de feu qui s'évapore par volutes, de la boue et des cendres : c'est tout ce qui reste de la petite ville florissante, perchée comme une hirondelle légère sur le flanc rocheux du volcan. Depuis longtemps déjà, on avait entendu le géant courroucé gronder contre la présomption humaine, contre la suffisance aveugle des nains à deux jambes. En véritable géant, magnanime jusque dans sa colère, il avait prévenu les créatures insensées qui rampaient à ses pieds. Il fumait et crachait des nuages ardents ; son sein bouillonnait et crépitait par salves, comme le tonnerre des canons. Mais les autorités de ce monde, qui président aux destinées humaines, ont gardé une foi inébranlable – en leur propre sagesse.

Le septième jour du mois, une commission dépêchée par le gouvernement annonça, pour répondre aux craintes de la population de Saint-Pierre, que tout était en ordre dans le ciel comme sur la terre. Tout est en ordre, aucune raison de s'alarmer ! C'est aussi ce que disaient les danseurs insouciant à la cour de Louis XVI, la veille du serment du Jeu de paume, alors qu'une lave ardente s'accumulait pour l'éruption formidable du volcan révolutionnaire. Tout est en ordre, le calme règne partout ! c'est ce qu'on disait il y a cinquante ans à Vienne et à Berlin à la veille de l'éruption de mars. Mais en Martinique, le vieux titan offensé n'a prêté aucune attention aux rapports de l'honorable commission, et après que le gouverneur eut rassuré la population le 7 mai, il entra en éruption le 8 au matin et ensevelit en quelques minutes le gouverneur, la commission, le peuple, les maisons, les rues et les bateaux sous le souffle ardent de son cœur indigné.

Le travail a été radical. Quarante mille vies humaines fauchées, une poignée toute tremblante de fuyards rescapés, le vieux géant peut gronder et bouillonner en paix, il a montré sa force, on avait sous-estimé sa puissance originelle et sa vengeance fut effroyable.

Et alors, dans les ruines de la ville anéantie, est apparu en Martinique un hôte nouveau, inconnu, qu'on n'avait jamais rencontré auparavant : l'être humain. Ce ne sont pas des maîtres ni des serfs, pas des noirs ni des blancs, pas des riches ni des pauvres, pas des propriétaires de plantations ni des esclaves salariés, mais des êtres humains qui sont apparus sur la petite île dévastée, des êtres humains qui ressentent simplement la peine et voient le malheur,

qui veulent simplement porter secours. Le vieux Mont Pelé a accompli un miracle ! Oubliés les jours de Fachoda, oublié le conflit de Cuba, oubliée « la Revanche » ; les Français et les Anglais, le Tsar et le Sénat de Washington, l'Allemagne et la Hollande donnent de l'argent, envoient des télégrammes, tendent une main secourable. Les peuples fraternisent contre la nature hostile, l'humanité ressuscite sur les ruines de la civilisation humaine. Le prix fut élevé pour les rappeler tous à leur humanité, mais le Mont Pelé en tonnant a su faire entendre sa voix.

La République française pleure les quarante mille cadavres de la petite île, et le monde entier s'empresse de sécher les larmes de cette mère en deuil. Mais qu'en était-il il y a quelques siècles, lorsque la France répandait des torrents de sang pour prendre les Petites et les Grandes Antilles ? Au large des côtes de l'Afrique de l'Est se trouve une île volcanique : Madagascar. La République qui pleure aujourd'hui, affligée, la perte de ses enfants, nous l'avons vue là-bas il y a quinze ans soumettre à son joug les indigènes récalcitrants par le fer et par l'épée. Nul volcan n'y a ouvert son cratère, ce sont les gueules des canons français qui ont semé la mort et de la désolation.

C'est le feu de l'artillerie française qui a balayé de la surface de la terre des milliers de vies humaines dans la fleur de l'âge, jusqu'à ce que le peuple libre soit terrassé et que la reine noire des « sauvages » soit traînée comme trophée dans la « Ville Lumière ».

Au large de l'Asie, bercées par les vagues de l'océan, se trouvent les riantes Philippines. Il y a six ans, nous y avons vu à l'œuvre les charitables Yankees et le Sénat de Washington. Là-bas, ce ne sont pas des montagnes incandescentes, mais des fusils américains qui ont fauché des vies humaines en masse ; le Sénat vendu au cartel du sucre, qui envoie aujourd'hui des dollars-or par milliers en Martinique pour réveiller la vie sous les décombres, envoyait à Cuba des myriades de canons et de cuirassés, et des millions de dollars-or, pour semer la mort et la désolation.

Hier et aujourd'hui, dans un endroit éloigné au sud de l'Afrique, où il y a quelques années encore, un petit peuple tranquille jouissait en paix des fruits de son travail, nous voyons les Anglais tout ravager ; ces mêmes Anglais qui en Martinique rendent aux mères leurs enfants et aux enfants leurs parents, nous les voyons là-bas piétiner brutalement des corps humains et des cadavres d'enfants avec leurs bottes de soldats et patauger dans des mares de sang avec pour équipage la mort et la détresse.

Ah, et les Russes, le Tsar de toutes les Russies, qui vient à la rescousse les larmes aux yeux - une vieille connaissance ! Nous vous avons vus sur les remparts de Praga, où le sang polonais encore chaud coulait à flots et teintait le ciel de rouge en s'évaporant. Mais c'est de l'histoire ancienne. Non ! il y a de cela quelques semaines seulement, nous vous avons vus, Russes

charitables, là-bas, sur des routes poussiéreuses, au beau milieu des villages russes délabrés, face à la foule en haillons où grondait la révolte : les coups de feu retentirent, les moujiks tombèrent à terre avec un râle d'agonie, et le sang rouge des paysans se mêla à la poussière du chemin. Ils devaient mourir, ils devaient tomber parce que leur corps se tordait de faim, parce qu'ils réclamaient du pain, rien que du pain !

Et toi aussi nous t'avons vue, ô République, mère éplorée ! C'était le 23 mai 1871, un splendide soleil de printemps brillait sur Paris, des milliers de gens en blouse de travail, livides, étaient entassés dans les rues, dans les cours de prison, corps contre corps et tête contre tête. Les mitrailleuses faisaient passer par chaque interstice leur œil avide de sang, et pourtant il n'y avait ni éruption volcanique ni torrent de lave. Tes canons, mère République, furent dirigés sur la foule compacte, l'air fut déchiré par un hurlement de douleur – plus de vingt mille cadavres recouvrirent le pavé de Paris !

Et vous, tous autant que vous êtes, Français et Anglais, Russes et Allemands, Italiens et Américains, nous vous déjà avons vus tous ensemble dans une entente fraternelle, unis en une grande ligue des nations, vous aidant et vous entraînant les uns les autres : c'était en Chine. Là aussi, vous aviez oublié tous vos différends, là aussi vous aviez fait la paix – pour communier dans le meurtre et l'incendie. Ah ! Ces têtes tressées qui tombèrent par rangées entières sous vos balles, comme un champ de blé mûr fauché par la grêle ! Ah ! Ces femmes éplorées qui se jetèrent à l'eau, dans les bras glacés de la mort, pour échapper au martyre de votre étreinte brûlante !

Et maintenant, ils sont tous en Martinique, de nouveau unis corps et âme, ils aident, ils sauvent, ils sèchent les larmes et maudissent le funeste volcan. Mont Pelé, géant au grand cœur, tu peux en rire ; tu peux, non sans dégoût, les regarder de haut, ces assassins charitables, ces rapaces hypocrites, ces brutes en habits de Samaritains. Mais un jour viendra où un autre volcan fera entendre sa voix tonitruante, un volcan qui bouillonne déjà sans qu'ils n'y prennent garde, et qui balayera toute cette civilisation de tartuffes aux mains ensanglantées. Et c'est seulement sur ses ruines que les nations se réuniront en une véritable humanité qui ne connaîtra plus qu'un seul ennemi mortel : la nature aveugle et hostile.

BROCHURE DE JUNIUS

Rédigée en mars-avril 1915, parue en avril 1916

Avant-propos

L'exposé qui suit fut achevé en avril de l'année passée. Des circonstances extérieures en avaient alors empêché sa publication.

Sa présente édition est justifiée par une situation où plus la guerre dure, moins la classe ouvrière ne doit perdre de vue sa puissance d'entraînement.

Le texte paraît sans aucune modification, afin de permettre au lecteur de vérifier à quel point la méthode historique et matérialiste rend compte de la marche des événements.

En dissipant de façon critique la légende de la guerre défensive allemande, et en dévoilant la domination de la Turquie comme étant le véritable but d'une guerre d'annexion impérialiste, cette méthode anticipait sur ce qui depuis lors s'est confirmé jour après jour, et qui, aujourd'hui que la guerre mondiale a trouvé en Orient son point focal, est exposé aux yeux du monde entier.

2 janvier 1916.

[...]

Finie l'ivresse. Fini le vacarme patriotique dans les rues, la chasse aux automobiles en or, les faux télégrammes successifs, les puits contaminés par des bacilles du choléra, les étudiants russes jetant des bombes de tous les ponts de chemin de fer de Berlin, les Français survolant Nuremberg, les violences de la foule voyant partout des espions, le torrent humain excité par une musique assourdissante et des chants patriotiques joués à tout rompre dans les cafés ; les populations de villes entières changées en populace, prêtes à dénoncer, à maltraiter les femmes, à crier Hourra et à s'élever jusqu'au délire en faisant courir d'épouvantables rumeurs ; une atmosphère de meurtre rituel, un air de Kichinev¹, où l'agent de police au coin de la rue était le seul représentant de la dignité humaine.

Le spectacle est terminé. Les savants allemands, ces « lémures chance-lants », ont été rappelés à l'ordre par des sifflets depuis longtemps. Les

I. Un terrible pogrom se déroule dans la ville de Kichinev les 6 et 7 avril 1903, faisant près de cinquante morts et des centaines de blessés parmi la population juive. Les autorités tsaristes ne sont intervenues que le troisième jour. De violentes campagnes de presse antisémites avaient préparé ce pogrom, qui eut un retentissement international considérable¹.

réservistes ne verront plus de jeunes filles courant le long de leurs convois en criant leur joie, ils ne salueront plus la foule en souriant joyeusement depuis les fenêtres de leurs wagons ; ils avancent en silence, leur carton sous le bras, à travers les rues où la foule vaque à ses occupations quotidiennes avec un air chagrin.

Dans l'atmosphère dégrisée de ces journées blêmes retentit un autre chœur : le cri rauque des vautours et des hyènes sur le champ de bataille. Dix mille toiles de tente garanties conformes au règlement ! Cent mille kilos de lard, de poudre de cacao, d'ersatz de café, livrables de suite, paiement uniquement au comptant ! Obus, tours à usiner, cartouchières, agences matrimoniales pour veuves de guerre, ceinturons de cuir, entremetteurs pour des livraisons à l'armée – que des offres sérieuses ! La chair à canon, embarquée en août et septembre toute gorgée de patriotisme, pourrit en Belgique, dans les Vosges, en Mazurie, dans des champs de cadavres d'où le profit sort de terre en abondance. Il s'agit de vite engranger cette récolte. Par-dessus l'océan se tendent des milliers de mains avides de rafler leur part.

Les affaires fructifient sur des décombres. Des villes se changent en monceaux de ruines, des villages en cimetières, des régions en déserts, des populations en hordes de mendiants, des églises en écuries. Le droit international, les traités, les alliances, les paroles les plus sacrées, les plus hautes autorités, tout est mis en pièces, chacun vouant l'autre au mépris général : tout souverain, par la grâce de Dieu, accuse son cousin du camp adverse d'être un imbécile et un parjure, tout diplomate accuse son collègue de l'autre bord d'être une infâme fripouille, tout gouvernement accuse l'autre de mener son peuple à sa perte. Et des émeutes de la faim éclatent en Vénétie, à Lisbonne, à Moscou, à Singapour ; et la peste s'étend en Russie, et la détresse et le désespoir partout.

Souillée, déshonorée, pataugeant dans le sang, dégoulinant de boue¹ – voilà comment se présente la société bourgeoise, voilà ce qu'elle est. Ce n'est pas quand, vertueuse et tirée à quatre épingles, elle prend le masque de la civilisation, de la philosophie et de l'éthique, de l'ordre, de la paix et de l'État de droit, c'est quand elle apparaît telle une bête féroce, un sabbat de l'anarchie, un souffle pestilentiel répandu sur la civilisation et l'humanité, qu'elle se montre nue, sous son vrai jour.

Et au beau milieu de ce sabbat de sorcières s'est déroulée une catastrophe historique d'importance mondiale : la capitulation de la social-démocratie

1. Rosa Luxemburg emploie les termes mêmes de Karl Marx dans *Le Capital*, Livre I : « *blut- und schmutztriefend* ». L'édition de Jean-Pierre Lefebvre propose la traduction suivante : « Le capital quant à lui vient au monde dégoulinant de sang et de saleté par tous ses pores, de la tête aux pieds » ; et celle de Joseph Roy et Maximilien Rubel : « Suant le sang et la boue par tous les pores »².

internationale. Se bercer d'illusions sur ce point, ou le dissimuler, serait la plus insensée, la plus funeste des choses qui pourrait arriver au prolétariat. « Le démocrate [c'est-à-dire le petit-bourgeois révolutionnaire*], dit Marx, sort de la défaite la plus honteuse aussi immaculé qu'il y était entré innocent, avec la conviction renouvelée que sa victoire est certaine, et que ce n'est pas à lui et à son parti d'abandonner leur ancien point de vue, mais qu'au contraire ce sont les conditions qui doivent mûrir à son profit³. » Le prolétariat moderne ressort tout autrement des épreuves historiques. Ses erreurs sont aussi gigantesques que ses tâches. Aucun schéma tout tracé, valable à coup sûr, aucun guide infallible ne lui indique les chemins qu'il doit emprunter. L'expérience historique est sa seule préceptrice. Le chemin escarpé de son auto-émancipation n'est pas uniquement pavé d'immenses souffrances, mais aussi d'erreurs innombrables. Le terme de son parcours, sa libération, dépend de la capacité du prolétariat à concevoir qu'il lui faut apprendre de ses propres erreurs. L'autocritique, une autocritique impitoyable, cruelle, allant jusqu'au fond des choses, voilà l'air et la lumière sans lesquels le mouvement prolétarien ne peut vivre. L'échec du prolétariat socialiste dans la guerre mondiale actuelle est sans équivalent, c'est un désastre pour toute l'humanité. Mais le socialisme ne serait perdu que dans le cas où le prolétariat international se refuserait à mesurer la profondeur de sa chute et à en tirer les enseignements.

Ce qui est maintenant en question, c'est tout le dernier chapitre de l'évolution du mouvement ouvrier moderne au cours de ces quarante-cinq dernières années. Ce à quoi nous assistons, c'est à la critique et au bilan du travail accompli depuis près d'un demi-siècle. La mise au tombeau de la Commune de Paris avait clos la première phase du mouvement ouvrier européen et de la Première Internationale. À partir de là commença une phase nouvelle. Aux révolutions spontanées, aux soulèvements, aux combats sur les barricades, après lesquels le prolétariat retombait chaque fois dans son état passif, se substitua la lutte quotidienne systématique, l'utilisation du parlementarisme bourgeois, l'organisation des masses, le mariage de la lutte économique et de la lutte politique, l'union de l'idéal socialiste avec la défense opiniâtre des intérêts quotidiens et immédiats. Pour la première fois, la lumière d'une doctrine scientifique rigoureuse éclairait la cause du prolétariat et de son émancipation. À la place des sectes, des écoles, des utopies, des expériences faites de son propre chef dans chaque pays, s'élevait un fondement théorique unique, international, qui reliait les différents pays comme les pages d'un livre. La connaissance marxiste mit entre les mains de la classe ouvrière du monde entier une boussole qui lui permettait de trouver

* Toutes les insertions dans les citations de ce texte sont de Rosa Luxemburg.

sa route dans le tourbillon des événements de tous les jours et d'orienter à tout instant sa tactique de combat en direction de l'immuable but final.

La social-démocratie allemande était la représentante, la championne et la gardienne de cette nouvelle méthode. La guerre de 1870 et la défaite de la Commune de Paris avaient déplacé vers l'Allemagne le centre de gravité du mouvement ouvrier européen¹. De même que la France avait été le lieu par excellence de la lutte de classes prolétarienne pendant cette première phase, de même que Paris avait été le cœur palpitant et saignant de la classe ouvrière européenne à cette époque, de même la classe ouvrière allemande devint l'avant-garde de la deuxième phase. Au prix de sacrifices innombrables qu'entraîna un travail infatigable et méticuleux, elle a édifié l'organisation la plus forte et la plus exemplaire, créé la presse la plus imposante, donné vie aux moyens de formation et d'éducation les plus efficaces, rassemblé autour d'elle les masses d'électeurs les plus considérables et obtenu le plus grand nombre de sièges de députés. La social-démocratie allemande passait pour l'incarnation la plus pure du socialisme marxiste. Elle occupait et revendiquait une place particulière comme maître à penser et guide de la Deuxième Internationale. En 1895, Friedrich Engels écrivit dans sa célèbre préface aux *Luttes de classes en France* de Marx :

Mais quoi qu'il arrive dans d'autres pays, la social-démocratie allemande a une situation particulière et, de ce fait, du moins dans l'immédiat, aussi une tâche particulière. Les deux millions d'électeurs qu'elle envoie aux urnes, y compris les jeunes hommes et les femmes qui sont derrière eux en qualité de non-électeurs, constituent la masse la plus nombreuse, la plus compacte, le « groupe de choc » décisif de l'armée prolétarienne internationale⁵.

La social-démocratie allemande était, comme l'écrivit l'*Arbeiterzeitung* de Vienne le 5 août 1914, « le joyau de l'organisation du prolétariat conscient ». Sur ses pas marchaient, toujours plus empressés, la social-démocratie française, italienne et belge, le mouvement ouvrier de Hollande, de Scandinavie, de Suisse et des États-Unis. Quant aux pays slaves, les Russes, les sociaux-démocrates des Balkans, ils la regardaient avec une admiration sans bornes, pour ainsi dire inconditionnelle. Le « groupe de choc » allemand jouait un rôle déterminant dans la Deuxième Internationale. Durant les congrès ou au cours des sessions du Bureau socialiste international, tout était suspendu à l'opinion des Allemands. Et justement, sur les questions de la lutte contre le militarisme

I. Idée très répandue dans la social-démocratie internationale, que l'on retrouve dans la célèbre circulaire de Marx et Engels au comité de Brunswick, fin août 1870 : « Cette guerre a déplacé le centre de gravité du mouvement ouvrier continental de France en Allemagne. C'est pourquoi la plus grande responsabilité repose maintenant sur la classe ouvrière allemande⁴. »

et la guerre, l'intervention de la social-démocratie allemande était toujours décisive. La phrase « Pour nous autres Allemands, ceci est inacceptable » suffisait régulièrement à décider de l'orientation de l'Internationale. Avec une confiance aveugle, celle-ci s'en remettait à la direction de la puissante social-démocratie allemande tant admirée : elle était l'orgueil de chaque socialiste et la terreur des classes dirigeantes de tous les pays.

Et à quoi avons-nous assisté en Allemagne quand vint la grande épreuve historique ? À la chute la plus vertigineuse, à l'effondrement le plus terrible. Nulle part l'organisation du prolétariat n'est aussi totalement assujettie à l'impérialisme, nulle part l'état de siège n'est supporté avec aussi peu de résistance, nulle part la presse n'est si bâillonnée, l'opinion publique si étranglée, la lutte de classes économique et politique de la classe ouvrière aussi totalement abandonnée qu'en Allemagne.

Mais la social-démocratie allemande n'était pas seulement l'avant-garde la plus forte, elle était aussi la tête pensante de l'Internationale. Aussi est-ce par elle et par sa chute qu'il faut engager l'analyse et le processus d'introspection. Elle est investie du devoir d'honneur de marcher en tête pour sauver le socialisme international, c'est-à-dire de donner l'exemple d'une autocritique impitoyable. Aucun autre parti, aucune autre classe de la société bourgeoise ne peut exposer à la face du monde ses propres fautes, ses propres faiblesses dans le clair miroir de la critique, car ce miroir lui ferait voir en même temps les limites historiques érigées devant elle et, derrière elle, sa destinée historique. La classe ouvrière peut toujours regarder sans crainte la vérité en face, même si cette vérité est pour elle l'accusation la plus amère, car sa faiblesse n'est qu'un égarement et l'implacable loi de l'histoire lui redonne force, lui garantit sa victoire finale.

L'autocritique sans pitié n'est pas seulement un droit vital, c'est aussi le devoir suprême de la classe ouvrière. Nous transportons à notre bord les trésors les plus précieux de l'humanité, confiés à la garde du prolétariat ! Et tandis que la société bourgeoise, souillée et déshonorée par l'orgie sanglante de la guerre, continue de se précipiter vers sa perte, le prolétariat international doit et va se reprendre pour ramasser les trésors éclatants qu'il a, dans un moment d'égarement et de faiblesse, laissés sombrer dans le tourbillon effréné de la guerre mondiale.

Une chose est certaine : la guerre mondiale est un tournant pour le monde. C'est une illusion insensée de s'imaginer que nous n'avons qu'à laisser passer la guerre, comme le lièvre attend la fin de l'orage sous l'arbuste pour reprendre ensuite gaiement son petit train-train. La guerre mondiale a changé les conditions de notre lutte et nous a changés nous-mêmes plus encore. Ce n'est pas que les lois fondamentales de l'évolution capitaliste, la guerre à la vie à la mort entre le capital et le travail, doivent connaître une déviation

ou un adoucissement. Maintenant déjà, au milieu de la guerre, les masques tombent et les vieux traits que nous connaissons si bien nous regardent en ricanant. Mais le rythme de l'évolution a reçu un coup si violent du fait de l'éruption du volcan impérialiste que toute l'histoire du mouvement ouvrier jusqu'à aujourd'hui fait figure de charmant tableau idyllique en regard de la violence des conflits au sein de la société et de l'ampleur des tâches auxquelles le prolétariat socialiste doit faire face dès à présent.

Notes de référence

1. Lire Nathan WEINSTOCK, *Le Pain de misère – Histoire du mouvement ouvrier juif en Europe. I. L'empire russe jusqu'en 1914*, Paris, La Découverte, 1984.
2. Karl MARX, *Das Kapital*, Livre I, *Werke*, Bd. 23, p. 788 ; trad. Jean-Pierre LEFEBVRE, Paris, Éditions sociales, t. III, p 202 ; trad. Joseph ROY et Maximilien RUBEL, Paris, Gallimard, « La Pléiade », t. I, p. 1224.
3. Karl MARX, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, in *Les Luttes de classes en France*, trad. Maximilien RUBEL et Louis JANOVER, Paris, Gallimard, « Folio-Histoire », 2002, p. 219.
4. Karl MARX & Friedrich ENGELS, *Correspondance*, t. XI, juillet 1870–décembre 1871, Gilbert BADIA et Jean MORTIER (dir.), Paris, Éditions sociales, 1985, p. 81.
5. Friedrich ENGELS, « Introduction » à Karl MARX, *Les Luttes de classes en France*, Paris, Éditions sociales – MESSIDOR, 1984, p. 73-74.

DANS L'ASILE DE NUIT

Paru le 1^{er} janvier 1902 dans la revue *Die Gleichheit* (l'Égalité), la revue des femmes socialistes dirigée par Clara Zetkin de 1892 à 1917.

L'atmosphère de fête dans laquelle baignait la capitale du Reich vient d'être cruellement troublée. A peine des âmes pieuses avaient-elles entonné le vieux et beau cantique « Ô gai Noël, jours pleins de grâce et de félicité » qu'une nouvelle se répandait : les pensionnaires de l'asile de nuit municipal avaient été victimes d'une intoxication massive. Les vieux tout autant que les jeunes : l'employé de commerce Joseph Geihe, vingt et un ans ; l'ouvrier Karl Melchior, quarante-sept ans ; Lucian Szczyptierowski, soixante-cinq ans. Chaque jour s'allongeait la liste des sans-abri victimes de cet empoisonnement. La mort les a frappés partout : à l'asile de nuit, dans la prison, dans le chauffoir public, tout simplement dans la rue ou recroquevillés dans quelque grange. Juste avant que le carillon des cloches n'annonçât le commencement de l'an nouveau, cent cinquante sans-abri se tordaient dans les affres de la mort, soixante-dix avaient quitté ce monde.

Pendant plusieurs jours l'austère bâtiment de la Fröbelstrasse, qu'on préfère d'ordinaire éviter, se trouva au centre de l'intérêt général. Ces intoxications massives, quelle en était donc l'origine ? S'agissait-il d'une épidémie, d'un empoisonnement provoqué par l'ingestion de mets avariés ? La police se hâta de rassurer les bons citoyens : ce n'était pas une maladie contagieuse ; c'est-à-dire que les gens comme il faut, les gens « bien », ne couraient aucun danger. Cette hécatombe ne déborda pas le cercle des « habitués de l'asile de nuit », ne frappant que les gens qui, pour la Noël, s'étaient payé quelques harengs saurs infects « très bon marché » ou quelque tord-boyaux frelaté. Mais ces harengs infects, où ces gens les avaient-ils pris ? Les avaient-ils achetés à quelque marchand « à la sauvette » ou ramassés aux halles, parmi les détritiques ? Cette hypothèse fut écartée pour une raison péremptoire : les déchets, aux Halles municipales, ne constituent nullement, comme se l'imaginent des esprits superficiels et dénués de culture économique, un bien tombé en déshérence, que le premier sans-abri venu puisse s'approprier. Ces déchets sont ramassés et vendus à de grosses entreprises d'engraissement de porcs : désinfectés avec soin et broyés, ils servent à nourrir les cochons. Les vigilants services de la police des Halles s'emploient à éviter que quelque vagabond ne vienne illégalement subtiliser aux cochons leur nourriture, pour l'avaler, telle quelle, non désinfectée et non broyée. Impossible par conséquent

que les sans-abri, contrairement à ce que d'aucuns s'imaginaient un peu légèrement, soient allés pêcher leur réveillon dans les poubelles des Halles. Du coup, la police recherche le « vendeur de poisson à la sauvette » ou le mastroquet qui aurait vendu aux sans-abri le tord-boyaux empoisonné. De leur vie, ni Joseph Geihe, Karl Melchior ou Lucian Szczyptierowski, ni leurs modestes existences n'avaient été l'objet d'une telle attention. Quel honneur tout d'un coup ! Des sommités médicales – des Conseillers Secrets en titre – fouillaient leurs entrailles de leur propre main. Le contenu de leur estomac – dont le monde s'était jusqu'alors éperdument moqué –, voilà qu'on l'examine minutieusement et qu'on en discute dans la presse. Dix messieurs – les journaux l'ont dit – sont occupés à isoler des cultures du bacille responsable de la mort des pensionnaires de l'asile. Et le monde veut savoir avec précision où chacun des sans-abri a contracté son mal, dans la grange où la police l'a trouvé mort ou bien à l'asile où il avait passé la nuit d'avant ? Lucian Szczyptierowski est brusquement devenu une importante personnalité : sûr qu'il enflerait de vanité s'il ne gisait, cadavre nauséabond, sur la table de dissection.

Jusqu'à l'Empereur – qui, grâce aux trois millions de marks ajoutés, pour cause de vie chère, à la liste civile qu'il perçoit en sa qualité de roi de Prusse, est Dieu merci à l'abri du pire – jusqu'à l'Empereur qui au passage s'est informé de l'état des intoxiqués de l'asile municipal. Et par un mouvement bien féminin, sa noble épouse a fait exprimer ses condoléances au premier bourgmestre, M. Kirschner, par le truchement de M. le Chambellan von Winterfeldt. Le premier bourgmestre, M. Kirschner n'a pas, il est vrai, mangé de hareng pourri, malgré son prix très avantageux, et lui-même, ainsi que toute sa famille, se trouve en excellente santé. Il n'est pas parent non plus, que nous sachions, fut-ce par alliance, de Joseph Geihe ni de Lucian Szczyptierowski. Mais enfin à qui vouliez-vous donc que le Chambellan von Winterfeldt exprimât les condoléances de l'impératrice ? Il ne pouvait guère présenter les salutations de Sa Majesté aux fragments de corps épars sur la table de dissection. Et « la famille éplorée » ?... Qui la connaît ? Comment la retrouver dans les gargotes, les hospices pour enfants trouvés, les quartiers de prostituées ou dans les usines et au fond des mines ? Or donc le premier bourgmestre accepta, au nom de la famille, les condoléances de l'impératrice et cela lui donna la force de supporter stoïquement la douleur des Szczyptierowski. À l'Hôtel de ville également, devant la catastrophe qui frappait l'asile, on fit preuve d'un sang-froid tout à fait viril. On identifia, vérifia, établit des procès-verbaux ; on noircit feuille sur feuille tout en gardant la tête haute. En assistant à l'agonie de ces étrangers, on fit preuve d'un courage et d'une force d'âme qu'on ne voit qu'aux héros antiques quand ils risquent leur propre vie.

Et pourtant toute l'affaire a produit dans la vie publique une dissonance criarde. D'habitude, notre société, en gros, a l'air de respecter les convenances : elle prône l'honorabilité, l'ordre et les bonnes mœurs. Certes il y a des lacunes dans l'édifice de l'État, et tout n'est pas parfait dans son fonctionnement. Mais quoi, le soleil lui aussi a ses taches ! Et la perfection n'est pas de ce monde. Les ouvriers eux-mêmes – ceux surtout qui perçoivent les plus hauts salaires, qui font partie d'une organisation – croient volontiers que, tout compte fait, l'existence et la lutte du prolétariat se déroulent dans le respect des règles d'honnêteté et de correction. La paupérisation n'est-elle pas une grise théorie depuis longtemps réfutée ? Personne n'ignore qu'il existe des asiles de nuit, des mendiants, des prostituées, une police secrète, des criminels et des personnes préférant l'ombre à la lumière. Mais d'ordinaire on a le sentiment qu'il s'agit là d'un monde lointain et étranger, situé quelque part en dehors de la société proprement dite. Entre les ouvriers honnêtes et ces exclus, un mur se dresse et l'on ne pense que rarement à la misère qui se traîne dans la fange de l'autre côté de ce mur. Et brusquement survient un événement qui remet tout en cause : c'est comme si dans un cercle de gens bien élevés, cultivés et gentils, au milieu d'un mobilier précieux, quelqu'un découvrait, par hasard, les indices révélateurs de crimes effroyables, de débordements honteux. Brusquement le spectre horrible de la misère arrache à notre société son masque de correction et révèle que cette pseudo-honorabilité n'est que le fard d'une putain. Brusquement sous les apparences frivoles et enivrantes de notre civilisation on découvre l'abîme béant de la barbarie et de la bestialité. On en voit surgir des tableaux dignes de l'enfer : des créatures humaines fouillent les poubelles à la recherche de détritrus, d'autres se tordent dans les affres de l'agonie ou exhalent en mourant un souffle pestilentiel. Et le mur qui nous sépare de ce lugubre royaume d'ombres s'avère brusquement n'être qu'un décor de papier peint.

Ces pensionnaires de l'asile, victimes des harengs infects ou du tord-boyaux frelaté, qui sont-ils ? Un employé de commerce, un ouvrier du bâtiment, un tourneur, un mécanicien : des ouvriers, des ouvriers, rien que des ouvriers. Et qui sont ces êtres sans nom que la police n'a pu identifier ? Des ouvriers, rien que des ouvriers ou des hommes qui l'étaient, hier encore.

Et pas un ouvrier qui soit assuré contre l'asile, le hareng et l'alcool frelatés. Aujourd'hui il est solide encore, considéré, travailleur ; qu'advient-il de lui, si demain il est renvoyé parce qu'il aura atteint le seuil fatal des quarante ans, au-delà duquel le patron le déclare « inutilisable » ? Ou s'il est victime demain d'un accident qui fasse de lui un infirme, un mendiant pensionné ?

On dit : échouent à la Maison des pauvres ou en prison uniquement des éléments faibles ou dépravés : vieillards débiles, jeunes délinquants, anormaux à responsabilité diminuée. Cela se peut. Seulement les natures faibles ou

dépravées issues des classes supérieures ne finissent pas à l'asile, mais sont envoyées dans des maisons de repos ou prennent du service aux colonies : là elles peuvent assouvir leurs instincts sur des nègres et des négresses. D'ex-reines ou d'ex-duchesses, devenues idiotes, passent le reste de leur vie dans des palais enclos de murs, entourées de luxe et d'une domesticité à leur dévotion. Au sultan Abd-ul-Hamid, ce vieux monstre devenu fou, qui a sur la conscience des milliers de vies humaines et dont les crimes et les débordements sexuels ont émoussé la sensibilité, la société a donné pour retraite, au milieu de jardins d'agrément, une villa luxueuse qui abrite des cuisiniers excellents et un harem de filles dans la fleur de l'âge dont la plus jeune a douze ans. Pour le jeune criminel Prosper Arenberg : une prison avec huîtres et champagne et de gais compagnons. Pour des princes anormaux : l'indulgence des tribunaux, les soins prodigués par des épouses héroïques et la consolation muette d'une bonne cave remplie de vieilles bouteilles. Pour la femme de l'officier Allenstein, cette folle, coupable d'un crime et d'un suicide, une existence confortable, des toilettes de soie et la sympathie discrète de la société. Tandis que les prolétaires vieux, faibles, irresponsables, crèvent dans la rue comme les chiens dans les venelles de Constantinople, le long d'une palissade, dans des asiles de nuit ou des caniveaux, et le seul bien qu'ils laissent, c'est la queue d'un hareng pourri que l'on trouve près d'eux. La cruelle et brutale barrière qui sépare les classes ne s'arrête pas devant la folie, le crime et même la mort. Pour la racaille fortunée : indulgence et plaisir de vivre jusqu'à leur dernier souffle ; pour les Lazare du prolétariat : les tenaillements de la faim et les bacilles de mort qui grouillent dans les tas d'immondices.

Ainsi est bouclée la boucle de l'existence du prolétaire dans la société capitaliste. Le prolétaire est d'abord l'ouvrier capable et consciencieux qui, dès son enfance, trime patiemment pour verser son tribut quotidien au capital. La moisson dorée de millions s'ajoutant aux millions s'entasse dans les granges des capitalistes ; un flot de richesses de plus en plus imposant roule dans les banques et les bourses tandis que les ouvriers – masse grise, silencieuse, obscure – sortent chaque soir des usines et des ateliers tels qu'ils y sont entrés le matin, éternels pauvres hères, éternels vendeurs apportant au marché le seul bien qu'ils possèdent : leur peau.

De loin en loin un accident, un coup de grisou les fauche par douzaines ou par centaines dans les profondeurs de la mine – un entrefilet dans les journaux, un chiffre signale la catastrophe ; au bout de quelques jours, on les a oubliés, leur dernier soupir est étouffé par le piétinement et le halètement des affaires avides de profit ; au bout de quelques jours, des douzaines ou des centaines d'ouvriers les remplacent sous le joug du capital.

De temps en temps survient une crise : semaines et mois de chômage, de lutte désespérée contre la faim. Et chaque fois l'ouvrier réussit à pénétrer de nouveau dans l'engrenage, heureux de pouvoir de nouveau bander ses muscles et ses nerfs pour le capital.

Mais peu à peu ses forces le trahissent. Une période de chômage plus longue, un accident, la vieillesse qui vient – et l'un d'eux, puis un second est contraint de se précipiter sur le premier emploi qui se présente : il abandonne sa profession et glisse irrésistiblement vers le bas. Les périodes de chômage s'allongent, les emplois se font plus irréguliers. L'existence du prolétaire est bientôt dominée par le hasard ; le malheur s'acharne sur lui, la vie chère le touche plus durement que d'autres. La tension perpétuelle des énergies, dans cette lutte pour un morceau de pain, finit par se relâcher, son respect de soi s'amenuise – et le voici debout devant la porte de l'asile de nuit à moins que ce ne soit celle de la prison.

Ainsi chaque année, chez les prolétaires, des milliers d'existences s'écartent des conditions de vie normales de la classe ouvrière pour tomber dans la nuit de la misère. Ils tombent silencieusement, comme un sédiment qui se dépose, sur le fond de la société : éléments usés, inutiles, dont le Capital ne peut plus tirer une goutte de plus, détritiques humains, qu'un balai de fer éjecte. Contre eux se relaient le bras de la loi, la faim et le froid. Et pour finir la société bourgeoise tend à ses proscrits la coupe du poison.

« Le système public d'assistance aux pauvres », dit Karl Marx, dans *Le Capital*, « est l'Hôtel des Invalides des ouvriers qui travaillent, à quoi s'ajoute le poids mort des chômeurs. La naissance du paupérisme public est liée indissolublement à la naissance d'un volant de travailleurs sans emploi ; travailleurs actifs et chômeurs sont également nécessaires, ces deux catégories conditionnent l'existence de la production capitaliste et le développement de la richesse. La masse des chômeurs est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accumulation, partant aussi le nombre absolu de la classe ouvrière et la puissance productive de son travail, sont plus considérables. Mais plus cette réserve de chômeurs grossit comparativement à l'armée active du travail, plus grossit la surpopulation des pauvres. Voilà la loi générale absolue de l'accumulation capitaliste. »

Lucian Szczyptierowski, qui finit sa vie dans la rue, empoisonné par un hareng pourri, fait partie du prolétariat au même titre que n'importe quel ouvrier qualifié et bien rémunéré qui se paie des cartes de nouvel an imprimées et une chaîne de montre plaqué-or. L'asile de nuit pour sans-abri et les contrôles de police sont les piliers de la société actuelle au même titre que le Palais du Chancelier du Reich et la Deutsche Bank. Et le banquet aux harengs et au tord-boyaux empoisonné de l'asile de nuit municipal constitue

le soubassement invisible du caviar et du champagne qu'on voit sur la table des millionnaires. Messieurs les Conseillers médicaux peuvent toujours rechercher au microscope le germe mortel dans les intestins des intoxiqués et isoler leurs « cultures pures » : le véritable bacille, celui qui a causé la mort des pensionnaires de l'asile berlinois, c'est l'ordre social capitaliste à l'état pur.

Chaque jour des sans-abri s'écroulent, terrassés par la faim et le froid. Personne ne s'en émeut, seul les mentionne le rapport de police. Ce qui a fait sensation cette fois à Berlin, c'est le caractère massif du phénomène. Le prolétaire ne peut attirer sur lui l'attention de la société qu'en tant que masse qui porte à bout de bras le poids de sa misère. Même le dernier d'entre eux, le vagabond, devient une force publique quand il forme masse, et ne formerait-il qu'un monceau de cadavres.

D'ordinaire un cadavre est quelque chose de muet et de peu remarquable. Mais il en est qui crient plus fort que des trompettes et éclairent plus que des flambeaux. Au lendemain des barricades du 18 mars 1848, les ouvriers berlinois relevèrent les corps des insurgés tués et les portèrent devant le Château royal, forçant le despotisme à découvrir son front devant ces victimes. À présent il s'agit de hisser les corps empoisonnés des sans-abri de Berlin, qui sont la chair de notre chair et le sang de notre sang, sur des milliers de mains de prolétaires et de les porter dans cette nouvelle année de lutte en criant : À bas l'infâme régime social qui engendre de pareilles horreurs !

PARU AUX ÉDITIONS SMOLNY...

La Révolte des Ciompi, NICOLAS MACHIAVEL & SIMONE WEIL, Un projet en co-édition avec le CMDE, collectif des métiers de l'édition

CMDE & Smolny, collection « Les réveilleurs de la nuit »

Parution : 7 février 2013

ISBN : 979-10-90507-08-1

96 pages / 13,5 x 21,6cm / 11 euros

La Revue Kommunist (Moscou, 1918), Les communistes de gauche contre le capitalisme d'État, BOUKHARINE, OSSINSKI, RADEK, SMIRNOV

Parution : novembre 2011

ISBN : 978-2-9528276-3-8

408 pages / 14 x 21 cm / 20 euros

Comment lire Le Capital de Marx ?, MICHAEL HEINRICH

Parution : 19 octobre 2015

ISBN 978-2-9528276-6-9

320 pages / 14 x 21 cm / 20 euros

Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était, Aux origines de l'oppression des femmes suivi de Une histoire de famille, CHRISTOPHE DARMANGEAT

Parution : 16 mars 2012

ISBN 978-2-9528276-4-5

474 pages / 14 x 21 cm / 20 euros

Notes sur l'histoire (1942), KARL KORSCH

Parution : 31 octobre 2011

ISBN 978-2-9528276-2-1

120 pages / 14 x 21 cm / 10 euros

PIERRE MONATTE, *Lettres d'un syndicaliste sous l'uniforme, 1915-1918*

Édition établie et présentée par Julien Chuzeville.

Parution : 27/09/2018

ISBN : 978-2-9528276-9-0

112 pages / 12 x 19 cm / 10 euros

LOUIS JANOVER, *Le testament de Lénine et l'héritage de Rosa Luxemburg*

Parution : 27/09/2018

ISBN : 978-2-9528276-7-6

144 pages / 12 x 19 cm / 10 euros

Œuvres complètes de Rosa Luxemburg en co-édition avec Agone.

ROSA LUXEMBURG : *Introduction à l'économie politique*

Œuvres Complètes de Rosa Luxemburg, tome I

Préface de Louis Janover

Parution : octobre 2009

ISBN 978-2-7489-0113-9

480 pages / 14 x 21 cm / 20 euros

ROSA LUXEMBURG : *À l'école du socialisme*

Œuvres Complètes de Rosa Luxemburg, tome II

Traduit de l'allemand par Lucie Roignant ; Avant-propos du collectif Smolny ; Postface de Michael Krätke

Parution : 22 octobre 2012

ISBN 978-2-7489-0158-0

272 pages / 14 x 21 cm / 22 euros

ROSA LUXEMBURG : *Le Socialisme en France (1898 - 1912)*

Œuvres complètes de Rosa Luxemburg, tome III

Édition établie et préfacée par Jean-Numa Ducange. Traduit de l'allemand par Daniel Guérin et Lucie Roignant. Traduit du polonais par Aleksander Jusselin.

Parution : octobre 2013

ISBN : 978-2-7489-0187-0

320 pages / 14 X 21 cm / 22 euros

ROSA LUXEMBURG : *La brochure de Junius, la guerre et l'Internationale (1907 - 1916)*

Œuvres complètes de Rosa Luxemburg, tome IV

Édition établie par Julien Chuzeville, Marie Laigle et Éric Sevault. Traductions inédites de l'allemand par Marie Hermann. Traduction entièrement révisée de la « Brochure de Junius » par le collectif Smolny. Préface de J.C. & E.S.

Parution : octobre 2014

ISBN : 978-2-7489-0215-0

256 pages / 14 X 21 cm / 18 euros

TABLE DES MATIÈRES

Cent ans	9
Martinique	11
Brochure de Junius	15
Dans l'asile de nuit	21

*Cet ouvrage a été mis en page grâce à des logiciels libres assemblés dans la suite
informatique SMAG 0.6
et mis en page sous XeLaTeX
par le collectif d'édition Smolny...
Diffusion hors commerce*

